

## **Le syndrome Kafka** D'après une idée originale de Serge Verreault

Stanley Péan

Numéro 37, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péan, S. (1988). Le syndrome Kafka : d'après une idée originale de Serge Verreault. *Moebius*, (37), 53–67.

STANLEY PEAN

*Le syndrome Kafka*

d'après une idée originale de Serge Verreault

Au bout de quelques minutes, il se retourna vers elle, nu, à bout de souffle et encore un tantinet ivre. Adossée à la tête du lit, le regard moqueur et les petits seins pointés en signe de provocation, elle allumait une More. Elle lui en offrit une, mais il refusa d'un signe de tête. En fait, c'était l'incrédulité qui lui faisait secouer la tête; il se sentait comme un adolescent. L'éclat de la lampe de chevet nimbait ses longs cheveux blonds d'une auréole dorée. A vrai dire, si ce n'était de cette cigarette, il l'aurait depuis longtemps baptisée ange.

— Et tu es toujours aussi... comment dire?... aussi chaleureuse avec les étrangers qui t'abordent dans la rue?

— Ça dépend, fit-elle sans que ne s'efface son radieux sourire. Des fois, je vais dans une disco, je repère un mec et je m'arrange pour qu'il me paie la traite toute la soirée...

— Et après, tu le plantes là!

Elle souffla une nuée diffuse, ses yeux d'émeraudes pétillant d'amusement.

— Ça dépend.

Il se redressa sur le lit, la curiosité piquée à vif.

— De quoi?

— Ça dépend, répéta-t-elle comme si cette seule réponse devait suffire puis elle ajouta sur un ton mi-grave: Je suis une fille très sélective, tu sais...

— Ce qui veut dire...?

— Ce qui veut dire, écrasant sa cigarette à peine grillée, que je ne m'envoie pas en l'air avec n'importe qui.

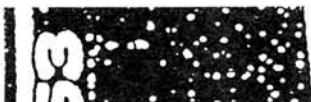
Il la fixa en silence, un sourire narquois se dessinant malgré lui sur ses lèvres, mais elle éclata de rire avant lui.

— Mon père avait un terme pour les filles comme toi...

— En créole, je parie? railla-t-elle en parodiant son accent haïtien. Et c'est quoi?

— Baiseuse de nègres.

Elle lui répondit par un coup d'oreiller en plein visage. Il ne le vit même pas venir tant il fut brusque. Mais elle n'était pas réellement offusquée, loin de là. Ils s'emmêlèrent dans les draps et les baisers jusqu'au moment où, tout à coup, il s'arra-





cha à son étreinte passionnée.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Il fit le tour de la pièce d'un regard à la fois nerveux et tranchant.

— Rien, je... hésita-t-il, l'air troublé.

Le regard de la fille imita le sien. Mais que cherchait-il au juste? «Tu vis seule, ici?»

— Oui, pourquoi? Hé, mais qu'est-ce qui ne va pas à la fin?

— Rien, rien, mentit-il plutôt gauchement. Je croyais avoir entendu quelque chose...

— Tu as dû rêver, mon noiraud, reprit-elle sur un ton concluant, mais il n'était pas encore complètement revenu à elle. Je vis toute seule, poursuivit-elle, théâtrale, comme une grande dans ce vaste deux pièces et demie de Sillery.


Toujours tracassé par ce malaise sans consistance. Il ne l'écoutait qu'à moitié. *Voilà bien ma chance*, rumina-t-elle cyniquement. *Un schizo!* Elle lui tira le bras, déterminée à le ramener auprès d'elle. «En fait, j'ai partagé l'appartement avec mon amie Gina un bout de temps, mais tu imagines quatre à baiser dans la même chambre, c'était gai...»

Il esquissa un nouveau sourire narquois et elle se dit que, enfin, c'était gagné. Ils baisèrent avec la même ardeur que précédemment et elle ne tarda pas à s'endormir dès que le cadran marqua deux heures. Elle l'avait effectivement averti dès leur entrée dans l'appartement qu'elle cessait toujours toute activité à deux heures précises, mais il avait souri, croyant qu'elle plaisantait.

Il se tourna vers le miroir de la commode et passa un bon moment à examiner l'image de la jeune femme endormie au creux de ses bras, s'efforçant de se souvenir de son nom ou alors d'une autre fois où une inconnue l'avait dragué ainsi. Oui. Elle se nommait Julie Ruest, avait vingt-cinq ans, terminait un doctorat en psychanalyse de la littérature et il l'aurait volontiers dite directement tirée d'un de ses fantasmes. Et non. Il ne se souvenait d'aucune autre occasion où une étrangère à qui il aurait demandé son chemin l'ait invité à prendre un verre puis à passer la nuit chez elle.

Fronçant les sourcils, il se concentra alors sur son propre reflet et au bout d'efforts tendus, parvint à se souvenir de sa propre identité également. Sébastien Ollivier. Trente-quatre ans. Haïtien émigré à Montréal depuis une dizaine d'années. Voyageur de commerce de passage dans la capitale. Flirt d'un soir pour étudiantes solitaires. Et quoi encore?

Il finit par s'endormir à son tour, toujours hanté par la ridicule impression que quelqu'un, quelque part, l'épiait. Le jugeait. Et il rêva de vieillards abandonnés et sans abris qui eux rêvaient de châteaux inaccessibles.



Encore somnolente, Julie marmonna quelques sarcasmes inintelligibles dans l'oreiller, remua un peu et se rendormit. Sébastien déposa un nouveau baiser derrière sa nuque. Cette fois, elle roula à l'autre bout du lit, hors d'atteinte.

— Pouah! Jamais après deux heures, jamais le matin en me levant, articula-t-elle mollement, les paupières à demi-closes.

Sébastien avait enfilé les pantalons du pyjama de Julie. Il se tenait debout près du lit, un sourire amusé aux lèvres.

— Pardon, j'oubliais, ironisa-t-il. Mademoiselle a ses principes.

Julie leva la tête, cligna des yeux, afficha une moue très significative puis se pelotonnait en position quasi foetale sous ses couvertures, résolue à ne jamais se lever. Il ricana puis tira sur les draps, découvrant le corps nu. Sa chair pâle ne tarda pas à se granuler de frissons. «Allons, allons, princesse; debout!»

— Sadique! maugréa-t-elle, les dents serrées.

— Le petit déjeuner de sa majesté l'attend.

Résignée, elle s'assit sur le lit, tendit la main vers la chemise de pyjama sur la table de nuit et aussi ses lunettes. Elle essuya les verres avec sa queue de chemise avant de les glisser sur son nez. L'air sceptique, elle considéra le cadran; à peine sept heures! Elle se détourna vers Sébastien, tout en finissant de boutonner sa chemise.

— Oiseau matinal, à ce que je vois?

Il tira les stores, ouvrant le passage à l'aveuglante clarté neigeuse.

— Je tiens ça de mon père, dit-il sur un ton enjoué en avançant à la suite de la jeune fille, vers la porte. Le vieux se levait comme ça tous les matins, vers cinq heures et demie pour préparer le petit déjeuner. Un bon gros bol de gruau d'avoine pour tout le monde; ça commençait magistralement bien nos journées! Le parfum capiteux de cannelle, citron et gingembre envahissait la maison entière, possiblement toute la rue 15 aussi. «*Ti moun, levé vinn manjé!*» qu'il nous criait, le vieux, et aussitôt nous accourions à toutes jambes. *Kon choual maron*, comme disait le vieux et nous...


Il s'interrompit abruptement et s'immobilisa sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a... l'interrogea-t-elle, complétant sa question en elle-même par un «encore?» et un soupir implicite.

Il secoua la tête, raidement.

— Bizarre..., commença-t-il.

Le sourcil gauche de Julie s'arqua, interrogateur. «Je n'ai pas vu papa depuis si longtemps», reprit-il un peu plus grave. Son regard eut l'air de fixer des reflets de souvenirs estompés. «J-je ne me souviens même pas de son visage...» ajouta-t-il à



mi-voix et, cette fois, la honte et le remords semblèrent se mêler à la nostalgie.

— Il est mort? risqua Julie, un peu mal à l'aise.

Sébastien ne répondit pas immédiatement et, malgré elle, Julie songea un peu méchamment: *Avoir su qu'il pouvait être aussi casse-pieds, je vous jure que je le lui aurais indiqué, le chemin du Ramada Inn!* «Sébastien? fit-elle en le secouant doucement. Je t'ai demandé si ton père ét—»

— Oui, s'empressa-t-il d'affirmer, bien qu'au fond de lui il n'en était pas si certain.

A dire vrai, il ne parvenait tout simplement pas à s'en rappeler.

Il haussa les épaules. Julie et lui passèrent à table; les assiettes encore fumantes commençaient à s'impatienter. Ils déjeunèrent copieusement; crêpes aux champignons et aux fines herbes, jus d'orange fraîchement pressé et café-percolateur. Julie s'exclama qu'elle devait sûrement rêver; il y avait des siècles qu'on ne l'avait gâtée de la sorte. Non sans sourire, elle évoqua l'occasion où elle avait voulu gâter ainsi un ami et avait accidentellement brûlé l'omelette, mais l'avait servie quand même, la présentant comme une «omelette haïtienne». Elle éclata alors d'un rire ensoleillé et ils bavardèrent de tout et de rien, cherchant à retrouver oralement leur intimité de la nuit dernière.

Il finissait tout juste de rincer la vaisselle lorsqu'elle redéposa sa tasse dans la soucoupe et hasarda:

— Sébastien, qui est Prospère?


— Prospère? Quel Prospère?

— Je ne sais pas, moi. Je me suis réveillée cette nuit parce que tu n'arrêtais pas de marmonner ce nom-là dans ton sommeil.

Sébastien plia le torchon distraitemment et regarda vers elle, à travers elle. Prenant une autre gorgée brûlante, Julie regretta presque sa question. Elle avait connu des mecs bizarres, mais celui-ci remportait la palme d'or. Un rien suffisait à l'expédier dans un autre monde. Pourtant, il n'avait pas l'air d'un *junkie*...

— Prospère, murmura-t-il, perplexe, pour la énième fois. Pas la moindre idée.

Julie n'insista pas, de peur de le perdre dans une nouvelle crise d'introspection et, bientôt, la discussion revint à un niveau plus pratique: puisqu'ils s'entendaient si bien, pourquoi Sébastien ne s'installait-il pas chez elle pour le week-end, épargnant ainsi le prix de la chambre d'hôtel? Il fit remarquer qu'il avait réservé au Ramada depuis deux semaines. Il y avait déjà fait porter ses valises et puis, de toute manière, il ne voulait surtout pas s'imposer. Julie l'assura, qu'au contraire, ça lui ferait plaisir. Elle l'aimait bien et puis, ajouta-t-elle, c'était contre ses principes de dormir seule dans un aussi grand lit.



Sébastien Ollivier éclata de rire à son tour et s'étonna de la facilité avec laquelle il s'était infiltré dans l'appartement et la vie de Julie Ruest.

Ils prirent leur douche ensemble, s'habillèrent et, d'un commun accord, s'entendirent pour faire quelques courses et casser la croûte au centre commercial, passer prendre les affaires de Sébastien à l'hôtel puis revenir et commencer à préparer la «boum» du lendemain soir.

— Oh, rien qui ne sorte de l'ordinaire, commenta-t-elle sur un ton banal en verrouillant la porte de l'appartement derrière elle. Sexe, drogue, rock'n'roll. La routine habituelle, quoi!

— Cause toujours, tu m'intéresses, fit-il en se penchant vers ses lèvres, mais elle esquiva le baiser, taquine.

Un vent sec et insolent qui portait en lui seul tout l'hiver les accueillit, et aussitôt ils se mirent à courir vers l'autobus qui démarrait. Main dans la main. Rigolant et courant à toutes jambes. *Kon choul maron.*

Du coin de l'oeil, Sébastien Ollivier crut apercevoir quelque chose, une ombre sans nom, mais il se retourna et ne vit absolument rien. Haussant les épaules, il monta à la suite de Julie et le chauffeur d'autobus referma la porte à janvier derrière lui.

Au comptoir-lunch, ils furent abordés par une poignée de connaissances de Julie auxquelles elle présenta Sébastien et prit la peine de leur rappeler la soirée du lendemain chez elle. Il y avait entre autres un Juif, une Belge, une Asiatique et combien encore? N'importe. Sébastien ne tarda pas à oublier leurs noms à tous.

— C'est une party ou un congrès de l'ONU? plaisanta-t-il.

— Ne me dis pas que tu es raciste? souffla Julie entre deux bouffées de sa cigarette.

— Non, seulement misanthrope. En fait, je...

Il se retourna brusquement et fouilla du regard la foule grouillante de Place Laurier. En vain. *Bon et nous voilà reparti!* songea Julie. «Ce n'est rien, fit-il, devant la question de la jeune femme. Je croyais avoir reconnu quelqu'un...»

— Et...?

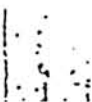
Il scruta longuement la mer de visages qui s'agitait en tous sens.

— J'ai dû me tromper.

Julie soupira et tira sur sa cigarette à nouveau. La serveuse déposa l'addition sur la table devant eux et Sébastien s'empressa de plaquer sa main dessus. «Oh non, ma chère! C'est moi qui paie. Je te dois au moins ça...»

— Dis plutôt que ton orgueil de mâle ne te permet pas de laisser une femme payer pour toi.

— Rien à voir, répondit-il en fouillant les poches de son manteau.



— Contrarié?

— C'est drôle, je...

Il se leva et fouilla ses pantalons. La serveuse faisait mine de s'impatienter. «Je ne trouve pas mon portefeuille...»

— Tu l'as sans doute oublié à l'appartement, fit Julie qui déjà avait sorti son porte-monnaie de sa bourse.

Non. Il était pourtant bien certain de l'avoir pris avec lui en sortant. Secouant la tête, Julie régla l'addition, écrasa sa cigarette et remit son manteau, tandis qu'il s'acharnait à palper frénétiquement les poches intérieures du sien. «Allons, laisse,» fit-elle en lui tirant le bras.

Elle et lui passèrent une bonne partie de l'après-midi à visiter magasin après magasin en quête de spiritueux, d'amuse-gueules, de baudruches, etc. A un certain moment donné, Sébastien demanda à Julie si elle n'avait pas insisté pour qu'il reste avec elle dans le seul but de lui faire transporter les emplettes. Elle esquissa un sourire malicieux et lui demanda à quoi d'autre pouvait servir un nègre?

«Quel métier, pensa-t-il, quel métier suis-je allé choisir! Tous les jours en voyage! Des ennuis pires que dans le commerce de mes parents! et par-dessus le marché cette plaie des voyages: les changements de trains, les correspondances qu'on rate, les mauvais repas qu'il faut prendre n'importe quand! et à chaque instant des têtes nouvelles, des gens qu'on ne reverra jamais, avec lesquels il n'y a pas moyen d'être camarade! Que le diable emporte la boîte!»

Franz KAFKA, *La Métamorphose*

— Ramada Inn?

— Oui, bonjour. Ici Sébastien Ollivier. Je voudrais annuler ma réservation.

— Une minute, monsieur.

Déclit puis musique mièvre. La réceptionniste l'avait mis en attente. Il ferma les yeux un instant, cherchant à se souvenir... Ça ne lui revenait pas. Il perdait patience.

Nouveau déclit. La voix polie de la jeune femme.

— A quel nom déjà?

— Ollivier. Sébastien Ollivier. J'ai réservé il y a environ deux semaines. Mes valises ont dû être portées hier matin.

Déjà, il commençait lui-même à douter.

— Je vais vérifier à nouveau.

Déclit. Musique sirupeuse. Quelque chose se nouait à l'intérieur du ventre de Sébastien, sensation guère agréable. Julie remarqua qu'il tapait du pied.

— Des problèmes?

— Je ne sais pas, fit-il d'une voix enrouée, ils...

— Monsieur Ollivier?

— Oui.



— Désolée, mais nous n'avons aucune réservation à votre...

Non. Quelque chose n'allait pas. Il jeta un coup d'oeil vers Julie. Elle aussi s'en rendait compte. Un sentiment d'étrangeté imprégnait l'air autour de lui, l'isolant derrière une cloison épaisse, tangible et infranchissable.

— Vous devez faire erreur, mademoiselle, risqua-t-il. Essayez...

— Ecoutez, monsieur Ollivier, trancha-t-elle sur un ton décisif. J'ai tout vérifié très attentivement. Il n'y a rien à votre nom; ni réservation, ni valises.

Pause. Sébastien s'éclaircit la gorge.

— Excusez-moi, je me suis sans doute trompé d'hôtel, conclut-il sans vraiment y croire puis il raccrocha.

Julie s'approcha de lui. Son habituel sourire s'était envolé. Sébastien confronta son regard, ouvrit la bouche, la referma aussitôt puis passa une main tremblante sur ses cheveux crépus. Inutile de s'énerver, répétaient Julie et un million de voix intérieures en écho; il y a sûrement une explication logique. Sans doute avait-il bel et bien fait erreur. Sans doute avait-il effectivement fait sa réservation ailleurs, lui assurait Julie, elle-même sans grande assurance tout en ruminant égoïstement: *Merde! Pourquoi faut-il toujours que les types qui me plaisent soient des dérangés? N'y a-t-il plus personne de normal dans ce foutu pays?*

Non. Il refusait de croire qu'il puisse s'être trompé. Il était certain du contraire. Plus certain même que de son emprise sur la réalité.

Alors quoi? Curieusement, sans savoir pourquoi, il sentait que tout ceci avait un lien avec cette angoisse paranoïaque, cette impression d'être traqué par de fantomatiques prédateurs. Et cette ombre qui se déplaçait sur le coin de son oeil, au seuil de la visibilité.

Secouant le désagréable frisson qui le chatouillait entre les omoplates Sébastien reprit le chemin de la sortie, talonné par Julie qui doutait de plus en plus de son envie d'être avec lui. Jeunes gens enlacés par la taille, vieux couples de touristes, mères de familles lasses, adolescents dépressifs; toutes les variétés de la faune du centre commercial le croisèrent sans le voir ni le toucher, comme s'il devait leur demeurer à tout jamais étranger.

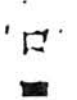




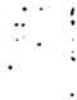

Traversant le magasin Pascal, il posa les sacs en face de la section des téléviseurs. Couleur, noir-et-blanc, gros, petit; tous diffusaient le même reportage sur la situation en Haïti, démentant l'annonce faite ce matin même par Larry Speakes (too much!) concernant le départ de Baby Doc.

— *An nou pryié pou yo pann salop sa avan lindi*, avait lancé une voix, quelque part.

Au cours de la presque-éternité qu'il fallut à Sébastien







pour détourner son regard des téléviseurs, son esprit tourna et retourna la phrase lentement, péniblement, l'examinant sous tous ses angles avant de finalement prendre pleine conscience de cette poignée de mots et de l'amertume qu'ils portaient en eux. *Prions pour que ce salaud soit pendu avant lundi!*

Les deux Haïtiennes se tenaient derrière Julie et lui. La première, une grimelle grande et sèche, dans la quarantaine environ, approuvait de la tête sa compagne, courte, rondlette, noire comme l'encre et agressive comme le sont généralement les haïtiennes de petite taille. Celle-ci répéta sa suggestion comme si, ayant obtenu l'approbation de son amie, elle recherchait maintenant celle de Sébastien. «*Sa ou pansé, msyè? An nou priyé bondjé yo pann salop sa!*»

D'instinct, il hocha la tête, cherchant au plus profond de lui-même une parcelle de fraternité pour ces deux noires, ses soeurs dans l'exil. La toute brève lui sourit, satisfaite, puis son amie et elle s'éloignèrent. Sébastien se retourna vers les écrans et soudain, avec horreur, réalisa qu'il regardait sans rien ressentir.

*Haïti chérie... De si jolies petites plages...*

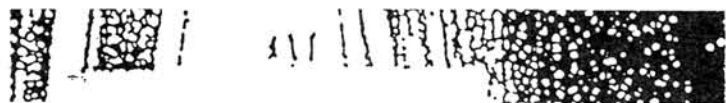
*Prospère? Sébastien, qui est Prospère?*

*Tu t'absentes de la patrie trop longtemps, la métamorphose s'opère, l'exil fait de toi un intrus, un étranger partout même chez toi. La distance et les années creusent un gouffre-indifférence, au sortir de rêves agités, tu t'éveilles un matin dans ton lit transformé en Dieu-sait-quoi, un mutant, un hybride, enfin quelqu'un, quelque chose d'autre, mais pas un Haïtien, plus un Haïtien. Plus rien. Tu en viens alors à oublier même le goût du ri-ak-djon-djon et du griyo et des bannann pézé, oublier ton créole par bribes. Oublier le visage de ton père. Il ne te reste d'Haïti qu'un vague parfum que tu ne distingues plus très bien à travers cette jungle d'odeurs de cigarettes, de gazoline et de mort. Il ne te reste qu'une poignée de lettres que tu ne prends même plus le temps de lire, une famille-fantôme à laquelle tu envoies un chèque une fois de temps à autre et de tes nouvelles encore moins souvent. Et une image de ton pays pas tout à fait exacte, filtrée par ta propre mémoire sélective et tordue par les mass-média qui comprennent mal la situation. Qui ne comprennent pas.*

*Et toi, tu y comprends quelque chose?*

*An nou priyé bondjé yo pann salop sa!*

*Images-violences et images-chaos retransmises via satellites, créant juste la distance nécessaire à la bonne conscience et l'hypocrisie. La crise a lieu à des univers de toi (je ne peux rien y faire!) et tout à la fois, à la portée de ta main. Mères-famines. Enfants-larmes. Frères-matraques. Images-haines s'imprégnant sur la rétine avec une cruelle clarté, s'incrustant dans le cerveau pour y prendre vies et âmes propres. Tu te fais chair, tu t'inventes un personnage et une imperméa-*



*bilité qui te permettent d'affronter ton image dans le miroir sans cligner des yeux. Et tu parles d'adaptation, d'intégration et tu changes le canal et tu sors prendre une bière avec les copains et tu baisses avec des femmes blanches et...*

*(Ça suffit!)*

*Et tu en oublies le visage de ton père.*

*Prospère? Qui est Prospère, Sébastien?*

*(Assez, je vous en supplie...)*

*Qui est Prospère? Certes pas Haïti, le pays le plus pauvre d'Amérique. Alors qui, Sébastien Ollivier, qui est Prospère? Et qui es-tu?*

*(Arrêtez! Je ne sais pas! Je ne sais pas!)*

*An nou prié bondjé...*

*(Prospère, assez! Assez!! ASSEZ!!!)*

En proie à un étrange vertige, Sébastien lutta pour garder les yeux ouverts. Il était en sueurs de fièvres, blême et chancelant.

— Sébastien? s'inquiéta Julie, quelque part très loin, en posant la main sur son épaule.

Lentement, il se tourna vers elle, mais ne parut pas la voir. Le magasin tout entier basculait comme un vieil ivrogne. Ses yeux s'agrandirent de stupeur. Il écarta la jeune femme, murmurant en créole quelque chose qu'elle ne put comprendre et s'élança vers la sortie. «Sébastien!?»

Julie hésita quelque peu, considérant les paquets à ses pieds et l'homme qui s'éloignait, sans dévier. Jurant en elle-même, elle se lança à sa poursuite.

Elle ne tarda pas à le rattraper. Sur le trottoir à la sortie du magasin. Il tournait nerveusement la tête en tous sens, désorienté et angoissé à la fois. A croire qu'il venait d'apercevoir un revenant. «T'es malade ou quoi?» haleta-t-elle.

— Tu l'as vu?

— Vu qui?

— Le clochard. Il nous suit depuis ce matin.


— Quel clochard? De quoi parles-tu? Qu'est-ce qui te prend?

— Il me suit depuis ce matin, répéta-t-il avec urgence, son regard sondant désespérément le nuage de poudrierie qui se levait alors. Au début, je le voyais seulement comme une ombre, une tache sur le coin de mon oeil. Mais je l'ai vraiment vu cette fois, je te jure! Un vieux nègre.

Sébastien Ollivier demeura immobile et silencieux durant un interminable moment. Il n'osait même plus diriger son regard vers Julie. Il craignait que même sans un mot, ses sourcils froncés et son visage interrogateur ne mettent en doute sa santé mentale, à laquelle lui-même ne croyait plus tout à fait. Après tout, Julie étudiait en psychanalyse...

Les nuées de sel animées par le vent s'épaississaient. D'une voix calme et contrôlée, Julie suggéra de rentrer. L'ha-





leine glaciale de janvier lui mordait la chair jusqu'aux os. A moins que ce ne fut l'angoisse.

Mon grand-père avait coutume de dire: «La vie étonnamment brève. Dans mon souvenir elle se ramasse aujourd'hui sur elle-même si serrée que je comprends à peine, par exemple, qu'un jeune homme puisse se décider à partir à cheval pour le plus proche village sans craindre que — tout accident écarté — une existence ordinaire et se déroulant sans heurts ne suffise pas, de bien loin, même pour cette promenade.»

Franz KAFKA, *Le plus proche village*

A la radio, on parlait encore de la crise en Haïti. Sébastien se leva brusquement et éteignit l'appareil. Puis il se mit à arpenter le salon sans but ni raison, en quête de ses souvenirs et du fil de ses idées.

*(Que te reste-t-il d'Haïti, Sébastien? Que te reste-t-il du pays de tes pères?)*

Périodiquement, la tempête précipitait furieusement des pelletées de neige contre la fenêtre tatouée par le givre.

— Ecoute, articula-t-il avec peine, je suis désolé pour tout ceci. Tu dois me penser fou...

Il n'osa pas continuer, lui-même effrayé par l'hypothèse.

Assise sur le sofa à l'autre bout de cet univers infini ensermé entre les quatre murs de son salon, Julie gardait les yeux sur son verre. Les cubes de glace comme des îles flottantes tournoyaient dans le Cariocca brun en tintant. Que penser d'autre? Cette histoire de portefeuille qui se volatilise, de réservation à l'hôtel inexistante et de vieux noir invisible avait tous les relents de la démence.

*(Et Prospère?)*

Sébastien toussota de malaise avant de reprendre, hésitant: «Je pensais à quelque chose... de très étrange. Je m'en souviens à peine.» Il vint s'asseoir près de Julie et elle tourna vers lui un regard inquisiteur. «Quelque chose que j'ai entendu quelque part; à la télé, je crois. Une théorie sur les univers parallèles; des mondes identiques à quelques détails près. Peut-être... peut-être s'est-il formé une faille entre deux de ces réalités, peut-être ai-je glissé sans m'en rendre compte sur un autre plan de réalité. Peut-être le vieil homme serait-il sur le seuil de la faille, à cheval sur les deux uni...

Non. Encore, il laissa sa phrase en suspens. Au fond, il ne croyait pas lui-même à cette hypothèse irrationnelle encore plus troublante que sa première. Mais au juste, qui donc lui avait soufflé cette idée abracadabrante?

*(Prospère, Sébastien? Qui est Prospère?)*

La vitre grinçait et chancelait dangereusement; le vent meublait leur mutisme inconfortable de ses hurlements dé-

chaînés. La pâle lumière de la lampe tremblottait de froid ou d'effroi.

— Sébastien, as-tu déjà lu Philip Dick?

— Non.

— Il écrivait des histoires où les personnages évoluaient dans des réalités truquées, provisoires et glissantes. La plupart du temps, il écrivait sous l'influence d'hallucinogènes...

— Je ne suis pas drogué, s'éleva-t-il et, soudain, une nouvelle rafale ébranla l'immeuble tout entier.

La lampe du salon s'éteignit instantanément, telle une chandelle soufflée par le vent. «Qu'est-ce qui se passe?» s'inquiéta Sébastien.

— La tempête a dû rompre les cables, supposa Julie, elle-même incertaine. *La tempête ou alors autre chose de plus...*

Un peu effrayée, elle trébucha dans la pénombre jusqu'à la bibliothèque. Elle s'empressa d'allumer sa lampe à l'huile et passa près de l'échapper par terre à la vue du vieux noir. «Qui êtes-vous?» sursauta-t-elle, à moins que ce ne fut Sébastien qui le fit.

C'était un vieil homme vague, aux cheveux crépus et farineux, au visage d'ébène craquelé par le soleil et des yeux gris mat tels des cendres de rêves carbonisés, enfoncés au creux d'un nid de rides. Le rachitique vieillard flottait dans ses vêtements amples, frippés et poussiéreux.

— Bonsoir, Sébastien, fit l'intrus très calmement.

Oui. Intrus. C'est ce mot qui le premier vint à l'esprit de Sébastien, bien avant inconnu ou même ennemi. Comme s'il savait, comme s'il avait toujours su que le vieil homme et lui ne pouvaient appartenir au même monde.

— Sébastien, qui est-ce?

— J-je ne sais pas.

— Allons, allons, Sébastien, dit le vieux noir en avançant vers son vis-à-vis qui recula instinctivement. Un petit effort de mémoire...

Sébastien secoua la tête; il ne pouvait pas se rappeler. Ou alors ne le voulait-il pas. Le vertige le reprit. Julie décrocha et brandit le récepteur pour donner plus de poids à sa menace:

— Si vous ne partez pas d'ici tout de suite, j'appelle la police...


— Inutile, mademoiselle. La tempête a rompu les cables du téléphone aussi...

Elle ne daigna même pas porter le récepteur à son oreille. Inexplicablement, elle sentait qu'il avait parfaitement raison.

— Qui êtes-vous, à la fin? s'énerva Sébastien. Pourquoi me suivez-vous?

— Tu ne sais pas? s'étonna l'intrus en se laissant choir sur le sofa. Baptiste. Prospère Maximilien Baptiste.

Le vieil homme tendit la main vers le verre à demi-vide de Julie. «Ouais, rhum canadien, soupira-t-il après avoir reniflé le



verre. Ça ne vaudra jamais notre bon vieux Barbancourt, n'est-ce pas, Sébastien?»

Sébastien ne répondit pas. (*Tu en viens à oublier la sensation douce et brûlante du rhum du pays sur ta langue.*) Julie et lui échangèrent des regards désespérés. Le salon tournait autour d'eux tel un manège. «Sébastien Ollivier, souffla le vieillard entre deux gorgées. J'ai toujours aimé ce nom. Il a de la classe, vous ne trouvez pas?»

— Sébastien, qui est cet homme? Ton père?

— Pas vraiment, mademoiselle. En un sens oui. Dans le cas de Sébastien, je suis ce qui se rapproche le plus d'un père au sens commun.

— Que voulez-vous dire? demanda Sébastien.

— Tu as appelé le Ramada et tu sais que Sébastien Ollivier n'y a jamais fait de réservation. Tu n'as aucun véritable souvenir remontant plus loin qu'avant-hier...

— Et alors? Ça veut dire quoi?

Prospère vida le verre, le considéra avec une moue prononcée puis le redéposa sur la table du salon.

— Ça veut dire, Sébastien Ollivier, que tu n'existes pas.

— Vous êtes fou.

Le vieil homme acquiesça de la tête puis se releva, péniblement, comme si l'effort en demandait trop à ses vieux os.

— Je t'ai créé, Sébastien. De la tête aux pieds. Regarde-toi: jeune, vigoureux, assez bel homme pour plaire même à une Blanche. Un emploi sûr, pas de complexes... Sans failles. Le super-nègre, quoi! Exactement... (Il marqua une pause et avala sa salive avant de compléter, sur un ton nostalgique:) Exactement l'homme que j'ai toujours rêvé d'être.

La gifle glaciale de la tempête secoua l'appartement de plus belle; il vacilla comme une toupie sur ses derniers milles. Le regard de Julie allait et venait entre Prospère et Sébastien. Jamais n'aurait-elle pu imaginer d'hommes plus dissemblables et pourtant, à la lueur orangée de la flamme, ils se ressemblaient presque.

— Vous êtes fou, répéta Sébastien qui luttait pour demeurer lucide.

— Sans doute. Ça expliquerait pas mal de choses, dit Prospère, et un rire amer ronronna dans sa poitrine. Je suis venu au Canada il y a environ quinze ans, avec ma femme et mon fils; j'étais de la seconde vague d'immigrants haïtiens, ceux qui n'étaient pas de profession libérale. Je venais chercher un emploi et peut-être une nouvelle patrie. Ma pauvre Josette ne vit même pas passer deux hivers. Pneumonie. Mon fils ne se remit jamais du décès de sa mère; il m'accusa d'en avoir été le principal artisan. Me maudit pour l'avoir amené en ce pays hostile et froid comme un cimetière. Puis il est parti. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Des images-souvenirs volaient dans l'esprit de Sébastien,

se solidifiaient, s'assemblaient. Mais pas parfaitement. Il manquait encore des pièces. Sébastien serra les poings pour mieux lutter contre le vertige. «Je suis venu ici, abreuvé d'espoirs de paradis et j'ai perdu les deux êtres qui m'étaient les plus chers, sanglotait le vieillard, blême et trempé de sueur. Tout a tourné au cauchemar. J'avais faim. J'étais vieux. J'étais malade. On ne peut pas finir une vie dans la solitude et le mépris. Alors, je me suis mis à rêver, de peur de mourir. Je rêvais de la vie que j'avais râtée, je rêvais de toi, Sébastien Ollivier. Ardemment. Fiévreusement. Et tu devenais si réel dans mon esprit que tu acquérais ta vie, ton âme propre.»

Le vertige cédait progressivement place à une migraine sauvage. Des flots-douleurs submergeaient les pensées de Sébastien. Il s'agrippa à l'image d'une vieille négresse entraînée dans un tourbillon obscur et sans fond.

— Où voulez-vous en venir? intervint Julie, étouffée par cette aberrante impression d'irréalité.

— Hier soir, expliqua Prospère, pendant que je dormais, je ne sais pas comment, mais il s'est échappé. Il est sorti de ma tête et s'est fait homme, comme on dit. Le reste de l'histoire, vous le connaissez mieux que moi.

— Et vous l'avez suivi...

— On ne peut pas vivre sans ses rêves, mademoiselle. Surtout pas à mon âge, quand c'est tout ce qui vous reste.

A nouveau, il avança vers Sébastien et lui tendit la main. «Je suis venu te faire réintégrer ta place. Dans ma tête.»

— Ça n'a aucun sens, murmura Sébastien, apeuré malgré lui.

Le vieux noir ne prit pas la peine de répondre à cette évidence. Il cligna des yeux, étourdi, et avança encore. «Non,» fit Sébastien.

— Ne sois pas ridicule, Sébastien...

— Non, vous n'êtes pas réel.

Prospère s'immobilisa, comme s'il venait de se heurter à une cloison de verre. Il ouvrit la bouche, mais aucun mot ne franchit ses lèvres. «Vous n'existez pas, Prospère Baptiste, enchaînait Sébastien. C'est vous qui êtes issu de mes rêves. De mes cauchemars.»

Une expression maniaque planait sur les traits de Sébastien. Dehors, la poudrière poussait toujours contre la vitre, cherchant à entrer pour les noyer tous. «Regardez-vous: vieux nègre sale, pauvre, amer, bourré de complexes. Un raté, une loque humaine, un essuie-mains pour Blancs. En plein le genre d'homme que j'ai toujours refusé de devenir!»

Peu à peu, Sébastien retrouvait son assurance. Mais on aurait presque dit qu'il se parlait à lui-même. «Toute ma vie. J'ai lutté toute ma vie contre cette mentalité de colonisés qu'on essayait de m'inculquer. Contre l'image de ce que vous représentez, Prospère Baptiste. Je voulais être quelqu'un, quelqu'un d'important. Pas un chauffeur de taxi, pas un plon-

geur, pas un mécanicien.»

La migraine, telle une guerrière antique et farouche, lui martelait le crâne de l'intérieur. «Je voulais leur montrer à tous qu'on n'est pas obligé de courber l'échine simplement parce qu'on est noir. Je voulais être riche et respecté. Et surtout, je voulais réussir là où mon défunt père avait échoué, parce que je voulais qu'il puisse être fier de moi!»

Julie les observait en retenant sa respiration. Les deux hommes se confrontaient, chacun de son côté. Pas un ni plus réel, ni moins réel que l'autre. Elle les observait, avec distance, sans comprendre pleinement. Leurs deux visages noirs et luisants de sueur blêmissaient à la lumière de la lanterne. *Tels des rêves s'estompant dès les premières lueurs de l'aurore?*

Ils se confrontèrent ainsi, sans un mot, durant un long moment.

Une lueur de compréhension mutuelle s'illuminait dans leurs regards croisés.


Julie avala sa salive puis fit un pas vers les antagonistes muets, mais avant qu'elle n'ait ouvert la bouche, les deux hommes, unis par un même cri hystérique, s'élançèrent l'un vers la gorge de l'autre. Elle chercha à les esquiver et trébucha sur la table du salon. Translucides comme des spectres, Sébastien et Prospère roulèrent au plancher, écumant de rage et grognant comme des bêtes sauvages. La lanterne alla se fracasser au pied de la fenêtre. Du coup, un bouquet cramois de flammes tordit les rideaux et, bien vite, la pièce s'épaissit de la fumée noire des rêves embrasés...

Au bout de deux jours, Julie Ruest émergea de la fournaise de son cauchemar fiévreux. Elle s'éveilla sur le lit d'hôpital, encore chanceuse d'avoir survécu à l'incendie. Selon la vieille infirmière de garde, elle pouvait réellement s'estimer bénie des dieux. Juste quelques ecchymoses et brûlures mineures; rien qui la marquerait de façon permanente. Ça aurait été si dommage. Une si belle enfant...

Seule dans la petite chambre, Julie tenta de rassembler et de démêler idées et souvenirs. Dans les décombres, les pompiers n'avaient trouvé nulle trace des deux hommes qu'elle avait mentionnés. A croire que ni l'un ni l'autre n'avait jamais existé...

Parcourue de mille frissons, la jeune femme tendit la main vers le téléphone. Parler lui ferait du bien. Seulement, à qui? Elle n'arrivait pas à se souvenir du numéro de téléphone d'aucun de ses proches. Ni d'aucun nom. Ni même du visage de son propre père?

Elle se tourna vers son visage dans le miroir, engourdie à nouveau par cette même impression d'étrangeté. Julie Ruest. Vingt-cinq ans. Etudiante au doctorat en psychanalyse de la littérature. Jolie blonde aux yeux verts et à l'allure angélique



et stéréotypée d'une héroïne de roman-feuilleton. Vénus de Milo qui cueille ses amants dans les rues, image-cliché directement issue... d'un fantôme?

Non.

Pendant d'interminables heures, elle lutta contre l'irrésistible envie de regarder sur le coin de son oeil.

Is all that we see or seem  
But a dream within a dream?

(Edgar Allan POE)